

René Leyvraz (1898-1973) : entre autorité et liberté

par Françoise LARDERAZ, Genève*

En juin 1988, *choisir* publiait un article de Charles-F. Pochon, sous le titre «Découvrir René Leyvraz» dans ce qui fut particulièrement sa période socialiste. Puis, en juillet/août de la même année, un écrit de Pierre Dufresne, intitulé «Les combats d'un humaniste chrétien», retraçait les luttes du journaliste converti au catholicisme. L'article d'aujourd'hui dévoile une autre facette de R. Leyvraz. D'une manière paradoxale, qu'il convient de saluer, cet éditorialiste tant apprécié est parvenu à unifier des éléments aussi contradictoires que sont la droite et la gauche, l'autorité et la liberté, la polémique sur les idées et le respect de l'homme, ainsi que la fidélité et la créativité.

Enfant d'une pauvre famille paysanne vaudoise, René Leyvraz se voue, dès son adolescence, au socialisme sous l'influence d'Auguste Forel. Renvoyé de l'École normale à cause de cette option politique, il est engagé en 1919 au *Droit du Peuple*, quotidien dirigé par Charles Naine. Même s'il se déclare «athée», le jeune militant reste attaché à la figure révolutionnaire du Christ, raison pour laquelle il ne manquera pas de polémiquer avec ces Eglises qui, *par malheur, se réclament du Galiléen*.¹ Cependant, Leyvraz découvre bientôt avec amertume l'incapacité du socialisme à répondre aux questions existentielles qui le hantent. Renvoyé du journal, il part pour la Turquie, exil au travers duquel il expérimente son attachement à sa terre natale et des liens insoupçonnés avec le christianisme. En proie à une profonde quête mystique, il se convertit alors au catholicisme.

Revenu en Suisse en 1923, il devient rédacteur en chef du *Courrier de Genève*. Bientôt engagé dans le Parti indépendant et les syndicats chrétiens-sociaux, Leyvraz - qui

prône l'application de la doctrine sociale de l'Eglise et l'instauration du corporatisme - devient, par ses éditoriaux très prisés, le maître à penser de plusieurs générations. Une part importante de son combat réside dans la défense des pauvres et du monde ouvrier, cette classe que l'Eglise a perdue au XIX^e siècle à cause d'une bourgeoisie vertueuse plutôt encline à exercer une charité paternaliste qu'à faire régner la justice.

En 1935, le rédacteur en chef est dégoûté par «l'affairisme» qui envahit son journal : des articles de doctrine sont sacrifiés pour faire place à la publicité. Il est en outre pris en tenailles entre Mgr Besson et les chrétiens-sociaux qui entendent militer sans obéir aux injonctions de prudence de l'évêque. La *distinction des plans*, définie à Genève par l'abbé Journet, a placé, d'une part, *Le Courrier de Genève* dans une ligne d'Action catholique

* Françoise Larderaz est l'auteur d'une thèse d'histoire, datée de novembre 1999 et intitulée : *René Leyvraz (1898-1973). Portrait et combats d'un journaliste catholique engagé*, 815 p.

et, par conséquent, sous l'autorité épiscopale. D'autre part, il a été théoriquement établi que la politique et le syndicalisme ne dépendaient pas de la hiérarchie. Optant pour une plus grande indépendance, Leyvraz quitte le «journal de l'évêque» et s'engage à la *Liberté syndicale* afin de rapprocher du Christ le peuple des travailleurs. Pourtant, il quitte en 1940 la feuille syndicale à cause du manque d'ouverture de certains dirigeants, fixés sur un corporatisme étriqué que Leyvraz voudrait remplacer par la Communauté professionnelle à laquelle plusieurs partis adhèrent. Il exercera alors jusqu'en 1945 à *L'Echo Illustré* et à *La Liberté* de Fribourg.

L'accession de François Charrière à l'épiscopat ramène Leyvraz au *Courrier de Genève*. Il y dénonce, entre autres, la montée de l'existentialisme, de la société de consommation, d'une science qui n'est plus à la taille de l'homme et de la déchristianisation. Mais ses éditoriaux virulents contre les affairistes, le libéralisme économique, certaines autorités du pays et l'armement nucléaire l'éloigneront de l'évêque, du parti et des administrateurs du journal.

Les articles du rédacteur en chef - sur lesquels de nombreuses familles catholiques se jettent dès l'arrivée du journal à la maison - démontrent toute la difficulté que rencontre un éditorialiste à traiter de l'actualité sans disposer du recul historique. Le XX^e siècle est jalonné d'étiquetages : les palmes sont décernées à la droite, puis à la gauche. En ce qui le concerne, Leyvraz reste un homme du «juste milieu», attitude qu'il a défendue dès ses 17 ans. Non pas un juste milieu synonyme de tiédeur, de retenue ou de couardise mais qui démontre, au contraire, une ouverture à toute lutte courageuse (d'où qu'elle vienne), inscrite sous le signe de la vérité et de la justice.



René Leyvraz

Cette conception est exprimée très clairement par Leyvraz qui se déclarera lui-même comme étant *politiquement de droite et socialement de gauche, et même d'extrême gauche, étatisme exclu*.² Le journaliste a témoigné d'une indéniable capacité à nuancer ses analyses. Oui, il faut lutter contre le capitalisme, mais cela ne signifie nullement qu'une concertation entre patronat et ouvriers soit impensable. Non, il ne faut pas tomber dans les pièges tendus par les communistes : pourtant, si ces hommes proposent des solutions inscrites dans une ligne de justice, il n'y a aucune raison de les rejeter.

La recherche d'une autorité se décèle chez Leyvraz dès 14 ans, lorsqu'il abandonne son protestantisme auquel il reproche un manque de doctrine *cohérente et solide*.

A partir de là, sa vie sera jalonnée d'un besoin impérieux : suivre des maîtres qui le guideront et lui permettront de forger ses propres certitudes, en fonction des événements et des courants de pensée qui imprègnent les choix idéologiques et culturels d'une époque déchirée entre le désir d'une révolution et un retour à la tradition. C'est ainsi que Forel et Naine dans sa période socialiste, puis Foerster, Bloy, Péguy, Henri Berra, Gonzague de Reynold et le Père Lebret lui donneront l'énergie nécessaire pour lutter et s'engager en fonction de son évolution personnelle et de celle des événements. Toutefois, si Leyvraz est toujours à la recherche de guides, il rejette en revanche clairement ces intellectuels qui ne se déplacent que *dans les nuées* et ne militent pas sur le terrain.

Autre autorité, celle des encycliques, sous laquelle il se place avec une certaine liberté puisqu'il en extrait les idées-forces qui correspondent à ses luttes : instaurer une voie faisant échec au capitalisme et au communisme, ramener la paix et mettre fin au danger nucléaire. Certaines citations lui permettent de donner une sorte de *nihil obstat* à ses arguments !

Un langage coloré

Cette manière de procéder illustre bien l'attitude adoptée par Leyvraz qui conjugue ces éléments opposés que sont l'autorité et la liberté. Même s'il se place toujours dans le sillage d'une autorité et malgré les multiples assurances qu'il donne aux évêques Besson et Charrière de suivre leurs consignes en fils obéissant, l'éditorialiste ne se laissera jamais ligoter dans son besoin d'autonomie. Il entend conserver sa liberté d'expression, besoin grandissant qui trouvera son apogée lors de l'affaire Paderewski (1949-1952)³ et du problème de l'armement nucléaire en Suisse, événements auxquels les autorités du pays se trouvent liées.

Une liberté d'expression servie par un immense talent de polémiste, dans une époque qui ne connaît pas encore la langue de bois. Le radical Albert Malche traite le rédacteur en chef du *Courrier de Genève* de *furieux, fielleux, censeur, sectaire, moine ligueur, derviche tourneur, buveur de sang d'hérétiques, fanatique de profession, sbire de la Sainte Hermandad, homme déchaîné qui veut la guerre confessionnelle, missionnaire propre à dégoûter les honnêtes gens*. A quoi Leyvraz réplique : *Mon cher confrère, prenez d'abord un grand verre d'eau fraîche, et respirez fortement. A votre âge, il ne faut pas se mettre dans un état pareil. (...) Je n'hésite pas à votre endroit, comme vous le croyez, entre le pal et la roue. J'écarte même le supplice du ricin, car il n'y a pas de chemise noire sous ma veste. Quand je serai dictateur - ce qui ne saurait tarder - je vous ferai vivement administrer un cachet de bromure.*⁴

Le journal communiste *Le Travail* accuse *Sieur Leyvraz* d'être un renégat et un diviseur de la classe ouvrière. Ceci en réponse à cette apostrophe que l'éditorialiste venait de lancer à Léon Nicole : *(...) aspirant-dictateur [qui] vous pavanez avec vos airs de barricade (...) depuis des années, vous empoisonnez l'atmosphère de Genève parce que vous êtes empoisonné vous-même de haine et de violence. Personne plus que vous n'a contribué à créer dans certains milieux bourgeois une mentalité (...) de lutte des classes. (...) Ce sont vos amis de cœur, M. Nicole, vos très chers complices, ceux dont vous avez absolument besoin pour votre abominable comédie bolchévisante, truffée de calomnies, marinée dans votre bile de Robespierre raté.*⁵

Dans son langage incisif, Leyvraz rejette avec virulence certaines idéologies régnantes. Pourtant, il établit une distinction en redisant fréquemment que ce ne sont pas les hommes qui doivent être jugés mais les idées dont ils sont porteurs. Et bientôt, son évolution l'amènera à prêter une oreille attentive à certaines idées. Ainsi, s'il cri-

tique la pensée du jeune Loys Masson qui, dans son livre *Pour une Eglise*, prône une collaboration sans réserve avec le communisme, Leyvraz estime que cette voix doit être écoutée : *Réduit à ses thèses, l'ouvrage nous paraît paradoxal et faux (...). Prenons-y garde, cependant : cette voix déchirante est une voix catholique, et nous devons l'écouter. Beaucoup de « chrétiens d'habitude » s'en vont mollement à la dérive du siècle ; ils s'éloignent et s'enfoncent sans bruit. (...) Loys Masson, lui, crie dans la maison, casse les carreaux, bouscule le banc d'œuvre et chahute la sacristie (...) Pour un gars qui rue, il y a cent dormeurs sous le toit vénérable, et l'on commence à voir qu'ils sont peut-être plus dangereux dans leur sommeil que les autres par leur turbulence.*⁶

Un christianisme ouvert

Si Leyvraz reste profondément fidèle à l'Eglise et à ses dogmes, il fait donc preuve aussi d'une grande liberté face à certains courants traditionalistes qui imprègnent alors le catholicisme. Dès la fin de la guerre, il plaide pour une ouverture qui refera un christianisme vivant : *S'il convient de se rattacher fortement à la tradition chrétienne qui a mobilisé, durant des siècles, tous ceux qui ont tenté d'instaurer un monde de justice, celle-ci ne doit surtout pas être figée, momifiée. Car « se borner à maintenir » la tradition, c'est la trahir et la tuer. Car elle est comparable à un arbre qui appelle la montée des sèves, faute de quoi il se dessèche et il tombe en poussière.*⁷ Le journaliste invite fréquemment ses lecteurs à garder les traditions, tout en veillant à renouveler sans cesse leurs énergies, leur pouvoir de conquête.

Face au défi de la Main tendue, lancé par le communisme aux chrétiens : *Il ne faut surtout pas continuer à tenir une comptabilité vertueuse, par quoi nous croyons nous*

*trouver chaque jour un peu meilleur ou un peu moins mauvais avec nos sacs de mérites qui crèvent à chaque instant, et cette espèce de ronron pharisaïque qui nous accompagne partout : « Seigneur, je vous remercie de n'être pas comme ceux-là qui ... » Ce qu'attendent le Christ et tes frères, c'est que tu entres, à tous risques, à tous périls, dans cette immense détresse qui crie vers le ciel, qu'enfin rayonne sur ton front cet amour dont tu remâches en vain les mornes litanies. (...) Mieux vaut, mille fois, que tu tombes à t'écorcher les genoux, plutôt que de promener par le monde cette face de momie frigorifiée, cette assurance impavide d'être « dans le bon chemin ». (...) « Oh ! les gueules de la vertu », criait Léon Bloy. Elles ont rebuté, gelé plus d'âmes que toutes les faiblesses, toutes les inconséquences qu'on peut nous reprocher.*⁸

Ces citations et tant d'autres encore, n'illustrent-elles pas la fantastique capacité de mobilisation et la force de la foi qui ont habité - au long d'une carrière journalistique longue de 40 ans - ce brillant éditeur que fut René Leyvraz ?

F. L.

¹ *L'œuvre civilisatrice de la doctrine du Christ*, in «Le Droit du Peuple», 19 juin 1919.

² Lettre à Gonzague de Reynold, 28 mai 1949.

³ Du nom du pianiste polonais et chef du gouvernement polonais en exil, dont le secrétaire Sylwin Strakacz aurait détourné l'héritage à sa mort. R. Leyvraz accusa aussi Henry Vallotton, conseiller national radical et diplomate suisse, d'être impliqué dans cette affaire pénale.

⁴ *Une révélation littéraire, M. Malche, auteur gai*, in «Le Courrier de Genève», 1^{er} juillet 1926.

⁵ *En flagrant délit*, in «Le Courrier de Genève», 26 janvier 1928.

⁶ *Pour une Eglise...*, in «La Liberté», 5 juillet 1945.

⁷ *Réflexions sur un Congrès*, in «Le Courrier de Genève», 6 septembre 1949.

⁸ *La révolution de la Croix*, in «Le Courrier de Genève», 1^{er} novembre 1949.